

ATHANASSIOS E. KARATHANASSIS

CONSTANTINOPLE ET L'OCCIDENT

Deno John Geanakoplos, *Constantinople and the West, Essays on the Late Byzantine (Palaeologan) and Italian Renaissances and the Byzantine and Roman Churches*, The University of Wisconsin Press, 1989, σ. 310.

Ce livre est composé d'une série de douze études rédigées par le Prof. Deno Geanakoplos (D.G.), qui constituent une bonne base de données sur les relations culturelles et ecclésiastiques entre Byzance et l'Occident pendant le Moyen-Âge et la Renaissance.

La première partie du livre se réfère à l'influence de l'époque paléologienne sur la Renaissance italienne. Cette première partie présente systématiquement les traditions alexandrine et byzantine commentées par les émigrés grecs; eux seuls pouvaient conjointement, avec leur enseignement et leurs activités, interpréter, d'une façon authentique un Aristote, un Platon, ainsi que les autres auteurs classiques et byzantins. Dans cette partie l'auteur examine ce que fut, en définitive, la contribution de l'humanisme byzantin à la Renaissance: les humanistes grecs étaient-ils les initiateurs de l'Humanisme, ou bien étaient-ils, seulement, les messagers de l'enseignement grec à l'Occident? En tous cas, les sujets traités dans ce livre nous aident à mieux comprendre combien la Renaissance a été fécondée par l'enseignement des érudits byzantins en Italie.

La deuxième partie du livre de D.G. s'occupe des relations de l'Eglise Orthodoxe avec l'Eglise Romaine, qui connurent une période orageuse entre 1054 et 1204. L'auteur, après avoir approfondi ces relations et étudié les tentatives contemporaines pour un véritable rétablissement des relations entre les deux Eglises, croit, finalement, que ce rétablissement doit être basé sur leur expérience réciproque acquise au Moyen-Âge dans les milieux de la Renaissance.

Le titre de la première partie du livre est *The Byzantine Palaeologan "Renaissance" and Italian Renaissance Humanisme*. Le premier essai porte le titre *Italian Renaissance Thought and Learning and the Role of the Byzantine*

Emigré Scholars in Florence, Rome and Venice. A Reassessment (pp. 36-67) et il est lié avec le deuxième *A Reevaluation of the Influence of Byzantine Scholars on the Development of the Studia Humanitatis, Metaphysics, Patristics and Science in the Italian Renaissance (1361-1531)*¹. L'auteur entreprend d'étudier ici les œuvres littéraires, philologiques et théologiques helléniques véhiculés par les humanistes byzantins dans les grands centres intellectuels de l'Italie (Rome, Venise, Florence etc.); il s'intéresse aux tragédies d'Aristophane, à la poésie lyrique de Pindare, de Théocrite et d'autres, à la poésie épique d'Hésiode, et spécifiquement d'Homère.

Ces lettrés émigrés sont devenus les "libraires du monde" en conservant à l'Occident l'esprit de la tradition ancienne hellénique cultivée passionnément à Constantinople jusqu'au dernier moment de sa vie. Les mêmes lettrés firent passer et revivre cet esprit en Occident, où ils l'enseignèrent et l'interprétèrent; ils firent, également, les plus belles éditions des œuvres de la littérature ancienne et byzantine. Le fameux maître de lettres grecques Ioannis Argyropoulos fut, par exemple, l'initiateur d'une orientation de l'humanisme florentin de la rhétorique vers la philosophie métaphysique, tandis que l'enseignement de la langue hellénique d'Emmanouil Chrysoloras parcourut toute l'Italie. La contribution des Medicis à l'éclosion des lettres grecques en Italie et leur intérêt pour un humanisme bourgeois, l'influence de Ficino et de Pico, ne furent guère négligeables. La personnalité éclatante de Bessarion tient une place importante dans l'évolution de l'humanisme en Italie; il a contribué à la traduction de chef d'œuvres de la littérature hellénique, à la recherche des commentateurs authentiques de grands philosophes de l'antiquité et des lettres saintes.

Durant la brillante période de la floraison culturelle de Venise et de Padoue des œuvres des grands maîtres de l'antiquité classique réapparurent; l'imprimerie d'Aldus Manutius et de ses collaborateurs, tous émigrés grecs, joua un rôle remarquable dans l'édition de ces œuvres. Pour la première fois l'authenticité aristotélicienne et ses scholiastes grecs connurent une notoriété importante et influencèrent l'enseignement dispensé dans les Universités italiennes et, en général, toute la vie culturelle italienne.

Les érudits grecs, vers la deuxième moitié du XV^{ème} s., montrèrent l'importance de l'humanisme et des sciences, interprétèrent le Nouveau Testament et façonnèrent, avec leur enseignements, les principes moraux de la société de l'Italie du Nord. Le plus éminent des ces érudits grecs installés en

1. Voir, également, la dernière édition sur l'époque des Paléologues publiée par le Centre d'Histoire de la Municipalité de Thessaloniki, 1989.

Italie fut, sans doute, Bessarion: possesseur de la plus grande bibliothèque riche en manuscrits rares, il fonda l'Académie de Rome en établissant la traduction de textes grecs patristiques, revisant, à travers les codes d'Archimèdes, l'étude des mathématiques, et enseignant une nouvelle méthodologie pour l'interprétation du N. Testament.

À la suite, l'auteur pose la question de la valeur et de l'originalité des lettrés grecs; la réponse est que, à l'exception de Bessarion, de Théodore Gazis, de Georges Trapezoundios et de Jean Argyropoulos, tous animés d'un esprit novateur, les autres suivent et imitent la manière et la méthode classique et byzantine. Cependant, les uns et les autres, contribuèrent, durant la Renaissance Italienne, à l'évolution de l'esprit humain².

Le troisième chapitre est intitulé *Theodore Gaza, a byzantine scholar of the Palaeologan "Renaissance" in the early Italian Renaissance (c. 1400-1475)* (pp. 68-90). L'auteur évoque Théodore Gazis originaire, de Thessaloniki, où il avait fait ses études auprès des éminents professeurs D. Triklinios, D. Kydonis, Th. Magistros; il poursuivit ses études à Constantinople, devint le grand maître des lettres grecques, il y connut Francesco Filelfo. C'est ce dernier, probablement, qui l'amena en Italie en l'introduisant au cours de Vittorino da Feltre à Mantua, où il fit des études supérieures avec Giovanni de Pussi, son futur collaborateur à l'édition des œuvres latines à Rome. Le Concile de Florence, l'événement marquant de son temps, lui offrit l'occasion d'exposer deux nécessités: celle du retour des deux églises à l'unité de la première période chrétienne, et celle du secours militaire occidental en faveur de Byzance, menacée alors par les Turcs. L'année 1440, il succéda à Nicolaos Sekoundinos au fameux *studium* de Ferrara; il y fut nommé recteur et il y enseigna jusqu'en 1449. Son oraison inaugurale est un bon témoignage de la contribution des lettrés grecs à la Renaissance. En outre, sa *Grammaire* domina longtemps dans l'éducation hellénique, quatre siècles dit-on³; elle était, sans doute, la plus populaire et elle a pu jouir d'une trentaine de rééditions au cour

2. Au sujet des activités des lettrés grecs en Italie voir l'édition *Tò ελληνικὸ βιβλίον 1476-1830* des Mmes Ekaterini Coumariou, Loukia Droulia, Evro Layton, Athènes 1986 [éditions de la Banque Nationale de Grèce], pp. 15-72. Voir, également, la contribution de Johannes Irmscher, "Latein und Griechisch im Cinquecento", dans *Corona Gratiarum - Miscellanea Patristica, Historica et Liturgica*, Eligio Dekkers O.S.B., XII Lustra Complenti Oblata, II, Instrumenta Patristica XI, 1975, 389-402.

3. La *Grammaire* de Gazis, et celle de Constantinos Lascaris, furent les plus répandues dans la Grèce et les Balkans, soit dans le texte original, soit dans différentes adaptations et versions abrégées. La *Grammaire* de Gazis a connu un succès remarquable que témoigne le grand nombre de rééditions apparues pendant la Turcocratie.

des siècles. Les élèves de Gazis (D. Chalkokondylis, D. Sgouropoulos, Vittorino, Ludovico Carbone) eurent un rôle important dans l'évolution de la Renaissance.

L'époque des activités de Gazis coïncida avec la rivalité entre platoniciens et aristotéliens. Il faisait parti de ces derniers; ainsi avec son œuvre "*Περὶ ἐκονσίου καὶ ἀκονσίου*" (De fato), il entreprit la défense d'Aristote, attaqué à ce moment par Plethon Gemistos dans son écrit "*Περὶ ὧν Ἄριστοτέλης πρὸς Πλάτωνα διαφέρεται*".

Après la mort d'Alfonso (1458) il vécut quelques années au monastère de S. Giovanni a Piro, près de Salerno; de retour à Rome, il est entouré de l'amitié bienveillante de Bessarion et de la protection du Pape Sixtus IV, lorsqu'il s'occupe de la traduction d'Aristote en latin. C'était l'époque, où il a collaboré à l'édition en latin des *Noctes atticae* de Aulus Gellius et de *Natura Historia* de Plinius. Il continue l'enseignement de la philosophie aristotélienne à Ferrara, auprès d'Ercole d'Este. Il finit ses jours à Calabrie à 1475.

John Argyropoulos. The Carrer of the Byzantine Humaniste Professor John Argyropoulos in Florence and Rome (1470-1487). The Turn to Metaphysics. Ce savant émigré, né à Constantinople l'année 1393/4, fit ses études à Thessaloniki⁴ auprès d'Alexios Forrinos, puis à Constantinople, où il fut étudiant du grand maître Ioannis Chortasmenos et d'autres savants parmi lesquels le néoplatonicien Gemistos Plethon. Il a été chargé par les empereurs Manouïl et Ioannis VIII Paléologue de la direction d'une école publique. On le considère comme le plus éminent des derniers professeurs de Byzance. Il fit partie de la délégation byzantine au Concile de Ferrara-Florence (1438/9), où il connut les plus grands savants italiens. C'était l'époque où les byzantins apprirent la culture occidentale, et où les Occidentaux s'intéressaient plus systématiquement à la culture hellénique. Après son retour à Constantinople il y enseigna quelque temps, pour aller ensuite, à Padoue, auprès des Mécènes et de Palla Strozzi; il y enseigna, avec son compatriote Andronicos Kallistos, en appliquant la méthode, déjà citée de Manouïl Chrysoloras; en même temps il enseigna la langue et la philosophie helléniques à l'haute classe de Padoue en s'occupant, parallèlement, de la copie des manuscrits grecs et l'enseigne-

4. Les descendants de Argyropoulos vivèrent à Thessaloniki un siècle après la prise de la ville par les Turcs, voir l'étude de B. Dimitriadis, "Ο Kanunnâme καὶ οἱ χριστιανοὶ κάτοικοι τῆς Θεσσαλονίκης" (Le Kanunnâme et les habitants chrétiens de Thessaloniki), dans la revue *Μακεδονικά* 20 (1980) 328-395; l'étude est basée sur des documents turcs.

ment à l'Université de Padoue. Il mit en profit son séjour à Padoue pour étudier la médecine et la littérature latine (1441). Les années 1441-1448 il travailla au fameux *Katholikon Mouseion*, ou *Xenon*, à savoir l'Université de Constantinople, où il avait plusieurs étudiants, parmi lesquels Michail Apostolis, Constantinos Lascaris, Antonios et Manouil Piropoulos, Ioannis Panaretos, D. Angelos, Vranos, Francesco Filelfo, Aeneas Silvio Piccolomini (le futur Pape Pius II); ses collègues furent Georges Chrysokokkis et Georges Trapezoundios. C'était l'époque critique où la société constantino-politaine s'occupait de l'union des deux églises comme d'un moyen de s'assurer le secours militaire de l'Europe, qui pourrait, croyait-on, éloigner les menaces turques. Argyropoulos militait pour l'Union, il était un "latinophron", et propageait ses opinions pro-unionistes même lors de ses cours universitaires. Le jour tragique du 29 mai 1453 trouva Argyropoulos séparé de sa famille prisonnière des turcs; les trois années suivantes, Argyropoulos cherchait partout la trace des siens. Le savant florentin Donato Acciaiuoli le secourit moralement et financièrement, ce qui lui permit de continuer ses recherches. Finalement, il retrouva sa famille au Peloponnèse et en octobre 1456 il fut nommé *lettore* de philosophie hellénique à l'Université.

Les cours de Argyropoulos au *Studium* de Florence ouvrirent une nouvelle voie à l'interprétation de la philosophie aristotelicienne en formant une pléiade d'élèves distingués qui brilleraient dans la vie spirituelle de l'Italie de la Renaissance, tels que Pietro Filippo, Pandolfo di Gianozzo, Pandolfini, Domenico di Carlo, Francesco de Lorenzi, Filarete et d'autres; le plus éminent d'entre eux fut Angelo Poliziano. Il enseigna *Hethica et Politica*, *Metaphysiqua* en accentuant l'importance de la parenté logique des œuvres d'Aristote et du *Mnemon* de Platon. C'était l'époque où les initiatives didactiques d'Argyropoulos firent évoluer la pensée florentine de la rhétorique à la recherche philosophique de l'œuvre platonicienne, recherche qui causa, d'ailleurs, une série de discussions sur la prééminence d'Aristote ou de Platon. La ville de Florence pour honorer sa contribution l'avait déclaré *citoyen* en prolongeant son contrat d'enseignement pour les cinq années suivantes. Cette heureuse période de sa vie à Florence se termina avec la mort de ses trois garçons, le quatrième Isaac se distingua à la cour de Sforza, à Milan, où il fut un célèbre musicien. La mort de son protecteur Pierre de Medicis fut un autre coup pour lui. Après avoir refusé l'invitation du roi hongrois Mattias Corvinus, que lui avait transmise l'humaniste hongrois Panonius, pour aller enseigner à Budapest, il se retrouve à Rome, dans l'ambiance spirituelle de son ancien élève, déjà Pape, Sixtus IV. La mort de Bessarion, en 1472, six mois après son arrivée, démentit ses espoirs de féconde carrière; en outre,

les italiens s'intéressaient plus à préparer une croisade qu'à cultiver les lettres. L'émigré byzantin décida de se rendre à Florence (1477), où il trouva D. Chalkokondylis, qui lui causa une série de problèmes, d'où son retour à Rome, où il recommença l'enseignement; on trouve, parmi ses élèves Reuchlin et Lefèvre d'Étaples. Il est mort à Rome en 1487 âgé de 93 ans; il était un savant représentatif de son époque, dont l'enseignement contribua à la recherche de la théologie, fait important pour le processus de la Renaissance. À juste titre donc Chirlandajo l'a peint comme l'apôtre S. Pierre dans la chapelle Sixtine.

The Carrer of the Little known Renaissance Greek Scholar Nicolaus Leonicus Tomaeus and the Ascendancy of Greco-Byzantine Aristotelianism at Padua University (1497). Nicolaos Leonicos Tomaeos (né en 1456) fut celui qui initia à Venise et à l'Université de Padoue l'enseignement et l'étude d'Aristote d'après les textes grecs rédigés par ses scholiastes. Il mit fin, ainsi, à la longue tradition avéroïste, qui dominait l'esprit européen. Tomaeos, né à Venise en 1456, de parents originaires d'Épire, étudia au *studium* de Florence la philosophie et la littérature helléniques à un moment, où l'intelligentsia italienne prenait conscience de la nécessité de se fonder sur les textes grecs pour étudier Aristote. Initiés à cette étude directe par Pietro d'Abano et Démétrios Chalkokondylis déjà depuis 1463, les érudits florentins proclamèrent la nécessité d'un tel changement; en outre, les humanistes vénitiens Girolamo Donato et Ermolao Barbaro, anciens élèves de Théodoros Gazis, apprécièrent, de leur côté les sholiastes byzantins Simplicie, Themistios, Philoponos, Alexandre Aphrodisseus. Tomaeus participa à l'édition des œuvres d'Aristote et, très probablement, a été lié avec Marcos Moussouros, qui s'occupait alors de l'édition des œuvres des grands tragiques. Grand maître de lettres classiques à Padoue et à Venise entre les années 1497-1531, il essaya de réconcilier platoniens et aristotéliens; il fut un éminent chercheur de son époque (physiologue, philologue, historien, artiste), écrivit beaucoup et la plupart de son œuvre reste encore inédite (voir le catalogue de ses œuvres chez *Legrand*, Bibliographie Hellénique, XVIème s., vol. 3, 215, 281-284, 296-297, 336-339, 438 et vol. 4, passim).

En bref, Tomaeus contribua à anéantir l'avéroïsme à Padoue et Venise, introduisit l'analyse de l'œuvre d'Aristote d'après les sholiastes byzantins, s'occupa, parmi les premiers, de l'unité de la pensée, de l'immortalité et de l'individualité des âmes; c'était lui qui mit fin à la querelle sur Aristote et Platon, et influença, par son œuvre, les recherches de Galilée et de Leonardo da Vinci.

La deuxième partie de l'ouvrage intitulée *The Byzantine and Roman Churches commence avec l'essai Edward Gibbon and Byzantine Ecclesiastical History*, où l'auteur analyse l'œuvre de Gibbon, *Decline and Fall of the Roman Empire* et spécifiquement sa position à l'égard du schisme, cet événement politique, ecclésiastique, social et culturel⁵. Il est intéressant de connaître cette position: comment un homme des Lumières, plein d'idées préconçues contre l'Eglise et la religion, pourrait-il approcher de subtils sujets, touchant l'histoire ecclésiastique? Certainement, Gibbon n'a pas été le premier à s'occuper de l'histoire byzantine; Ch. Ducange (1657), Tillement, Mesheim, Petarius, le Père Fleury, le cardinal Baronius étudièrent, chacun de leur point de vue, Byzance. Cependant, Gibbon fut le premier historien qui aborda les problèmes de l'histoire ecclésiastique; mais ce qui est vrai est qu'il n'a pas été le premier et ne sera pas le dernier à aborder l'histoire de Byzance avec des préjugés plus au moins défavorables. En ce qui concerne le schisme des deux églises Gibbon rédigea le chapitre le concernant d'après les traductions latines des sources byzantines; par conséquent, l'influence latine est plus qu'évidente dans son œuvre. Cependant, parfois il cite les erreurs de traductions et il est le premier à utiliser méthodiquement les *Mémoires* de Syropoulos, cette source précieuse du Concile de Florence.

Pourtant, Gibbon, primo, n'a pas pu concevoir et interpréter les rapports entre l'Eglise et l'Etat en donnant toujours la priorité au rôle de l'empereur, secundo, il n'est pas entré dans la vie interne du peuple byzantin et, tertio, il n'a pas compris la spiritualité de l'Eglise Orientale. Ce nationaliste, n'a pas pu comprendre et interpréter le mysticisme des pères athonites. Mais, il faut ici rappeler l'avantage de son œuvre: il laisse son lecteur libre de critiquer tous ses points de vues; et un des mérites, parmi d'autres, de ce livre est de constater et accuser la corruption de l'Eglise Occidentale, sans louer ni souligner la supériorité du clergé oriental.

Gibbon n'a pas vu le fait historique que Byzance était un état autonome qui représentait la continuité du monde gréco-romain; il a simplement vu l'empire byzantin comme la suite d'un monde en décadence et, enfin, il l'approcha sans apprécier sa valeur réelle et provoqua ainsi une déformation historique. Pour dire la vérité Gibbon a subi les conséquences d'un conflit très ancien, qui après avoir déchiré le monde chrétien, l'a divisé par la suite

5. Au sujet des aspects anti-byzantins de E. Gibbon voir le livre du Prof. Basile Spyridonakis, *Grecs, Occidentaux et Turcs de 1054 à 1453; Quatre siècles d'Histoire de relations Internationales*, Thessaloniki 1990 [éd. Institut for Balkan Studies], 21-23, où le lecteur peut trouver des renseignements intéressants.

en Grec Orthodoxe, en Orient, et Latin catholique, en Occident. Cependant, aujourd'hui on pourrait considérer Gibbon comme un historien de l'Eglise qui fut un des premiers à apprécier la valeur des sources ecclésiastiques, malgré son athéisme et son esprit anticlérical. A juste titre, l'historien John Newman écrivit en 1845 "It is melancholy to say it by the chief, perhaps the only English writer who has any claim to be considered an ecclesiastical historian, is the un-believer Gibbon".

The Second Ecumenical Council at Constantinople. Le Concile de Constantinople (381) a été convoqué par l'empereur Théodosios; il envisageait la réconciliation des divers évêques, qui suivaient les uns des opinions dogmatiques de l'école d'Alexandrie et les autres celles d'Antiochie. Les sujets principaux du Concile furent le schisme ecclésiastique de l'église d'Antiochie et le dogme sur le Saint esprit; par ailleurs le problème fut évoqué par le parti des soi-disant *Pneumatomachi*, à savoir ceux qui combattent le Saint esprit. Basile le Grand, Grégoire le théologien et Grégoire évêque de Nysse, Pères de l'Eglise, furent pour beaucoup dans la résolution de ce problème. Ce Concile sanctionna et compléta le symbole de Nicée⁶, devenu, finalement, le symbole du Christianisme entier. Pendant les travaux du Concile ont été accentuées l'unité *diatriadique* et l'importance dogmatique de l'expression que le Saint esprit procède "du père à travers le Fils" (Grégoire, *Oratio*, 5, 12, 28). Athanasie le Grand utilisa cette expression: *le Père, Lui-même, fait et donne tout au Saint esprit à travers le Fils*. L'addition de ce *terminus*, selon l'Eglise Gréco-Orthodoxe, impose deux principes ou deux sources pour la Sainte Trinité.

Un fait important, issu du même Concile est que Constantinople a été reconnue comme la deuxième ville du monde chrétien, occupant dorénavant une place rivale face à Rome et une priorité vis-à-vis des évêques de l'Orient et, surtout, face à Alexandrie; cette nomination a été le premier pas pour le futur rayonnement du Patriarcat de Constantinople, dont le Patriarche depuis le VI^{ème} siècle s'appropriera le titre "Oecuménique". Enfin, ce rayonnement et son épanouissement, politique et spirituel, aux siècles suivants fut, peut-être, la principale raison de controverse entre la capitale byzantine et Rome qui aboutit au grand schisme de 1054.

The Byzantine Recovery of Constantinople from the Latins in 1261; A

6. Le savant Spyridon Zambélios dans une autre œuvre *Βυζαντινὰ Μελέται* (Études Byzantines), Athènes 1857, p. 31 et suiv. soutint que le symbole de foi confirmé par le Concile fut, également, le symbole du Néohellénisme face à ses problèmes avec l'Occident.

Chrysobull of Michael VIII Paleologus in favor of Hagia Sophia. À la fin de l'occupation latine de Constantinople (1261) peu après la restauration des Byzantins dans leur capitale Constantinople, le nouvel empereur Michel III Paléologue, avec une chrysobulle, octroya à Sainte Sophie une série de biens confisqués par les Latins. Il s'agissait d'un geste, d'aspect plutôt religieux, mais, qui avait, au fond, un caractère politique, puisque l'empereur voulait, ainsi, avec cette restitution, accentuer son rôle personnel dans les événements précédents et ceux qui suivirent un peu plus tard. L'empereur cite, dans la chrysobulle, les aventures des Hellènes pendant la "Latinocratie", comparée à celles des Israélites exilés à Babylone. Les informations contenues dans la chrysobulle sont précieuses du point de vue historique, car l'empereur affirmait sa volonté de souscrire enfin aux tentatives du Patriarche Joseph et de ses militants qui s'étaient déjà opposés à sa politique extérieure unioniste; rappelons que l'empereur avait exigé du Patriarche et de ses adeptes qu'ils confessent le *filioque* et d'autres dogmes latins, une exigence qui n'a, pourtant, pas eu de résultat. Dans la chrysobulle on trouve, également, une série de privilèges en faveur du Patriarche Joseph ainsi qu'en faveur de l'église Sainte Sophie et des monastères Saint Démètre et Saint Michel.

The Greek Population of South Italy and Sicily and its attitudes toward Charles of Anjou and Michael Palaeologus before and during the Early phase of the Sicilian Vespers (1282). L'Hellénisme de l'Italie du Sud et de Sicile suivait la tradition gréco-orthodoxe et reconnaissait la surveillance spirituelle du Patriarche de Constantinople⁷. C'étaient des Grecs dispersés dans la région de Messina et autour des monastères de San Salvatore, en Calabre, auprès du monastère Sainte Marie Paterion, en Otranto, en Apulie, auprès du Monastère Saint Niccolò di Casole. Même, lors de l'occupation normande, les Grecs des ces régions gardèrent leur foi, leur culte, leur identité nationale; ils soutenaient, même, le combat des Normands contre le Pape qu'ils considéraient comme un ennemi ardent de leur foi et de leur nation. Le vénitien Marino Sanudo, historien contemporain, dans son œuvre *Istoria del regno di Romania* accuse les Grecs de la région de refuser de reconnaître le Pape et de prôner constamment la politique du Patriarche et de l'empereur byzantin. Il accusait

7. Le savant grec du XIX^{ème} siècle Spyrition Zambélios avait soutenu la thèse que les Grecs de l'Italie du Sud étaient des réfugiés iconolâtres qui s'y étaient installés lors de la période de l'Eiconomachie (800 ci.) — voir son étude *Ἰταλοελληνικά, ἤτοι κριτική πραγματεία περὶ τῶν ἐν ἀρχείοις τῆς Νεαπόλεως ἐλληνικῶν περγαμηνῶν* (Italo-hellenica, à savoir essai critique sur les parchemins grecs des archives de Naples), Athènes 1864.

ces derniers de pousser dans ce sens les Grecs de l'Italie. Selon lui, les prêtres grecs de la région étaient les agents de l'empereur Michel Paléologue contre le roi Charles — voir G. Pachymeres, *De Michaelē et Andronico Palaeologus*, éd. Bekker, vol. 1, 371-372. Un de ces militants de l'empereur Michel, animé des sentiments anticatholiques, a été l'évêque Nicolaos, originaire de Croton de l'Italie du Sud, ainsi que nombre de moines grecs, Mr. Geanakoplos cite, parmi d'autres, le monastère San Salvatore à Messina, comme foyer de la résistance des peuples grecs de la région contre les Angevins. Le sicilien Bartholomeo di Necastro, témoin oculaire, et par conséquent une source crédible contemporaine, cite les sentiments anti-anjevins de ces peuples grecs. Prof. D. Geanakoplos cite, également, le cas du genois Benedetto Zaccaria, envoyé spécial des rebelles grecs auprès de l'empereur byzantin Michel Paléologue en tant qu'ami de l'empereur, ainsi que les plans de Charles d'Anjou pour ramener à sa cour, en hôte l'adversaire de Michel, le pauvre Jean Lascaris qui avait été détrôné et aveuglé par Michel; ce renseignement est toutefois démenti par les historiens byzantins Pachymeris et Grigoràs, dont les œuvres attestent que Lascaris était prisonnier en Asie Mineure. Dans tous les cas ces renseignements confirment les agissements de Charles cherchant à entraîner les ennemis traditionnels de Michel, à savoir Nicéphore, despote d'Epire et son frère Jean le Batave de Thessalie dans une coalition anti-byzantine.

Tourmentés par les menaces de Charles et craignant des restrictions sur le plan économique, les Grecs de l'Italie du Sud cherchaient toujours l'appui de l'empereur byzantin pour assurer leur identité nationale et religieuse, mais le Prof. Geanakoplos soutient que durant les événements des Vêpres Siciliennes (30 mars 1282) les Grecs n'y ont pas participé d'une manière active; et si la population sicilienne a été libérée du joug français le monde grec était sauvé d'un cauchemar: l'invasion de l'Orient orthodoxe par les Anjevins.

Bonaventura, the two Mendicant Orders and the Greeks and the Council of Lyons (1274). L'auteur tente ici primo, de préciser le rôle du grand théologien Bonaventura lors des séances du Concile de Lyon (1274), un rôle, paraît-il trop surestimé jusqu'ici (Bonaventura, par ex., a été considéré comme ayant "exterminé" les théologiens grecs) et, secondo, de démontrer le rôle des franciscains John Parastrom et Jérémie d'Ascoli ainsi que des Albertus Magnus, William de Moerbeke et Pietro de Taranto⁸. L'auteur s'occupe, également, de tous ceux qui passèrent momentanément à Byzance, mais ses interpréta-

8. Voir l'étude du Prof. G. Theodoroudis, *Ἡ ἐκπόρευσις τοῦ Ἁγίου Πνεύματος κατὰ τοὺς συγγραφεῖς τοῦ ΙΓ' αἰῶνος*, Thessaloniki 1990, où l'auteur présente l'ambian ce spirituelle à Constantinople à la veille et durant les travaux du Concile de Lyon.

tions sont bien distinctes des sources dominicaines et franciscaines tandis qu'il apporte sa confiance à *Notitia brevis* et au code vatican *Ordinatio concilii generalis lugdunensis*. Notons, que du côté byzantin, les sources au sujet du Concile, sont pauvres, car les écrivains contemporains Georges Pachymeris et Georges Metochites ne se sont pas intéressés à ce Concile et, par conséquent, nous ont laissé peu d'informations.

L'auteur présente la situation à Constantinople, où les grecs refusaient l'idée de l'union des Eglises et la discussion sur le *filioque* tout en accusant ceux qui soutenaient la collaboration avec l'Occident appelés "latinophrones"—à savoir amis des Latins, adjectif qui équivalait une grande injure. De son côté le Pape Grégoire voulait ce rapprochement avec les Grecs, tout d'abord pour faire taire ses adversaires, surtout angevins et ensuite parce qu'il était convaincu que ses plans en Orient évolueraient favorablement pour lui avec le secours grec. Pour passer ses projets le Pape fit envoyer à Constantinople Parastrom, chargé d'initier l'empereur Michel Paléologue aux dogmes de l'Eglise Occidentale; l'envoyé papal connaissait, d'ailleurs, la réalité hellénique et il y avait des connaissances dans les milieux ecclésiastiques et politiques de la capitale byzantine. À la suite de ces actions le Pape Grégoire demande, par Bonaventura, la mission, *des nuncios* à Constantinople, pour discuter avec les orthodoxes, sur la question d'une éventuelle union des deux églises. Quatre franciscains participaient à cette mission: Jérémie d'Ascoli, Bonaventura da Mugello, Bonagrata, Raymond Benenger; seul le premier connaissait le grec. Après quinze mois de séjour à Constantinople, les membres de la délégation papale et John Parastrom partirent pour l'Occident accompagnés par les membres de la délégation orthodoxe, qui participeraient, un peu plus tard, aux travaux de Concile de Lyon, portant les lettres de l'empereur, de son fils Andronice et du clergé pro-unioniste au sujet de *filioque*, d'*azyma* etc. Citons le contenu ambigü de ces lettres. Quelques personnalités de la vie politique et ecclésiastique constantinopolitaine faisaient partie de cette même délégation; l'homme politique Georges Acropolites, l'ex patriarche Germanos III, l'archevêque de Nicée Théophanis, l'interprète impérial Georges Berroitis et le chef de la Trésorerie Nicolaos Panaretos, accompagnés des quelques commerçants grecs, qui profitaient de l'occasion et voyageaient avec les deux délégations officielles. Le voyage était difficile et un des deux bateaux grecs disparut dans le golf de Maléas, dans le Peloponnèse avec ses 211 passagers et tous les cadeaux destinés au Pape. La délégation arriva à Brindisi le 20 mai 1274 et fut accueillie par Bonaventura, qui, au nom du Pape, prononça un discours, inspiré par le Prophète Barouch, où il rappela aux Grecs l'histoire du retour des Israélites à leur pays natal, après leur captivité à Baby-

lone, faisant, ainsi, allusion au fait que les Grecs en confessant le *filioque* retourneraient à la voie de salut! Le 24 juin les délégués Grecs présentèrent au Pape leurs lettres de créance; ensuite, le Pape discuta avec Ascolini et Bonagratia, arrivés un peu avant à Rome, au sujet du Concile en présence de Bonaventura, invité à suivre la discussion. Les deux délégués lui présentèrent les lettres de confession des deux Paléologues.

Pour les détails, nous savons que le 29 juin 1274, et au cours de la messe, les Grecs prononcèrent trois fois le *filioque* et les *laudes* à l'honneur de Pape. Les jours précédents les délégués Grecs, selon les hypothèses de Prof. Geanakoplos, discutèrent avec le Pape et ses collaborateurs certains problèmes d'ordre théologique *of the record*; sans doute; Acropolititis eut-il l'occasion d'accentuer auprès du Pape les conséquences politiques pour Byzance après une éventuelle Union et le danger que représentait Charles d'Anjou. Le 6 juillet 1274, fête des Apôtres Pierre et Paul, une messe eut lieu, où Pietro di Taranto proclama un discours, pareil à celui de Bonaventura, et le Pape accentua, une fois encore, le triple but du Concile (Union des Eglises, croisade et rénovation de l'Eglise Occidentale). Les Grecs, de leur part, admirèrent que le Pape connaissait très bien les Pères Grecs et relevèrent, surtout, sa foi en la libération de la Grèce du joug ottoman et son désir d'une rencontre éventuelle entre lui et l'empereur Paléologue à Avlon; c'était un discours prononcé par Georges Metochitis. À la même messe ont été lues les lettres de Paléologues au sujet de *filioque*, d'*azyma* et de la *primauté* du Pape; Acropolititis, à son tour, prescrivit *coram publici* le schisme sans avoir l'approbation du clergé orthodoxe. Les Grecs, également, proclamèrent le symbole de la foi avec la confession du *filioque*.

Ensuite, D. Geanakoplos s'occupe de certains détails des travaux du Concile en s'arrêtant au fait, le plus important de ces jours, le mort de Bonaventura, que certains attribuent à ses infatigables efforts pour la préparation et le succès du Concile. Le 17 juillet, à la sixième et dernière séance, a été chanté le *Cum sacrosancta*, concernant l'Union des Eglises et deux semaines après, la délégation orthodoxe partit pour Constantinople. Autres détails: l'interprète du côté latin fut William de Moerbeke et du côté grec les évêques orthodoxes de l'Italie du Sud. Toutefois, l'après la source principale du Concile de Lyon, l'*Ordinatio*, nous savons que durant ses travaux n'a pas été discuté, de façon analytique, le grand sujet de l'Union des Eglises. Il avait déjà été discuté à Constantinople, lors du séjour de Jérémie d'Ascoli et de Parastrom, et paraît-il, fut sujet de discussions particulières à Lyon entre les deux délégations en dehors des travaux officiels.

L'auteur remarque par ailleurs que les vrais agents de la cause unioniste

furent John Parastrom et Jérémie d'Ascoli et que tout avait été décidé à Constantinople, puisque à Lyon il n'y eut point de discussion dogmatique. Il propose ainsi de réviser le rôle de Bonaventura considéré jusqu'ici comme "l'âme de l'Union" etc.

Le Concile de Lyon fut pour l'Eglise Catholique une victoire éphémère sur l'Orthodoxie, qui refusa son caractère œcuménique, comme les catholiques le prétendaient. Les Orthodoxes redoutent sa légalité et l'appellent "un concile brigande", "une lettre morte", car les représentants n'avaient aucune autorité ni du clergé ni du peuple; ils n'avaient ni les moyens ni les droits qui leur eussent permis de soumettre l'Eglise Orthodoxe au Papisme. Le peuple grec ne reconnut pas l'acte d'Union des Eglises et crut qu'une trahison envers sa foi y eut lieu; le clergé, de sa part, soupçonnait les Occidentaux de valoir dominer dans l'empire et l'Eglise Orthodoxe et ne s'intéressaient pas à la formation d'une croisade.

*The Council of Florence (1438-1439) and the Problem of Union between the byzantine and Latin Churches*⁹. La croisade de 1204, le Concile de Lyon (1274) et le Concile de Florence furent les plus importantes, et sérieuses entreprises, pour l'Union des deux Eglise. La question qui se pose est: pourquoi ces tentatives ont-elles échoués? Les réponses tiennent à la nature même du problème, parce que, pour les Papes et pour les empereurs byzantins l'Union était plutôt une assimilation des deux corps spirituels qu'une façon de satisfaire des opportunités politiques. Un autre obstacle était, sans doute, la conception différente des deux églises, car aux tendances absolutistes du Papisme s'opposait la conception byzantine de *pentarchie* et *l'esprit collectif*. D'autre part, les Patriarches Orientaux savaient très bien que la reconnaissance de la primauté du Pape signifiait, automatiquement, l'intervention du Saint Siège dans les affaires de l'Eglise Orientale, fait qui nuirait à l'essence même de l'Orthodoxie. N'oublions pas que les Papes n'avaient jamais renoncé à leur ambition d'imposer leur autorité sur l'Eglise Orientale; tandis que d'un autre côté, princes, militaires, commerçants comptaient sur de nouvelles conquêtes politiques et économiques en Orient. Pourtant, le plus important dans cette histoire était l'antipathie du peuple de Constantinople à l'égard des

9. Récemment est apparu le livre d'ex Archevêque de Tyateiron (en Grand Bretagne) T.R.P. Methodios G. Fougias, *"Έλληνες και Λατίνοι (Grecs et Latins), Athènes 1990, avec le sous-titre From the time of St. Photius to the Council of Florence, 858-1439, A Historical and Theological analysis of the various stages in the Development of the ecclesiastical relations of the two peoples.*

Latins, qui s'exprimaient en une vive polémique contre leurs dogmes (*filioque*, *azyma*, *purificateur*). Les Grecs croyaient que la perte de leur autonomie religieuse serait le prélude à la perte de leur autonomie orientale. Toutes ces différences politiques et religieuses entre les Latins et les Grecs apparurent pendant les séances du Concile de Florence. Par conséquent, l'étude de ces travaux peut nous donner une idée sur les raisons qui empêchèrent l'Union. Les sources principales du Concile sont les *Acta graeca* du métropolitain pro-unioniste de Mytilène Dorothée, les *Acta Latina de Concilii Florentini* d'Andreas de Santacroce et, enfin, les *Mémoires* d'Andreas Syropoulos; le dernier texte a été oublié et a été "prescrit" par l'historiographie occidentale. Néanmoins, c'est un texte précieux, par son originalité. Cette source, d'ailleurs, unique et exprimant les thèses grecques, peut nous mettre dans l'esprit d'époque, et la mentalité des deux parties, en bref, aux détails du Concile.

Une autre question suggérée durant les travaux du Concile fut la place des Grecs dans la cathédrale de Ferrare; le Pape voulait que sa place soit au milieu de l'Eglise, les Grecs se tenant à gauche et les Latins à droite. Les Grecs refusèrent cette disposition comme non conforme aux anciennes mœurs qui voulaient que leur empereur soit à la tête d'un Concile. Finalement, le trône papal a été mis à l'emplacement prévu pour la délégation latine, mais plus haut que tous, blus haut encore que le trône impérial, tandis que le "pauvre" Patriarche Joseph prit place sous le Pape et l'empereur se retrouvant à peu près au rang des cardinaux. Il s'agissait d'une situation critique pour la fierté nationale hellénique, car l'autorité du Pape, était, ainsi, "reconnue". Pendant les discussions interminables ont été posées les questions du *filioque*, d'*azyma* et du *purificateur*, le *filioque* a été présenté du côté orthodoxe par Marcos Eugenicos, métropolitain d'Ephèse et exarque du Patriarche d'Antiochie et du côté Latin par le Cardinal Cesarini et le dominicain Andrea Rodio, les deux partis soutinrent des thèses tirées des Pères contenues dans les codes. Finalement, une solution a été trouvée, selon laquelle, le *filioque* équivalait à l'expression "διὰ τοῦ υἱοῦ" (à savoir, à *travers le fils*), utilisée, d'ailleurs, par Basile le Grand et Grégoire de Nazianze. C'était une solution acceptée par les Grecs, à l'exception de Marcos Eugenicos. Le problème était de savoir si les deux interlocuteurs pensaient que le *filioque* constituait uniquement la substance de leur rivalité; en réalité, c'était un seul prétexte. Les Grecs ne pardonnaient jamais aux Occidentaux l'imposition du *filioque*, les pressions au sujet de la Primauté du Pape et la conquête de 1204. Les questions dogmatiques ont été dépassées largement par la politique; aux yeux des Grecs les Occidentaux étaient les conquérants, toujours hostiles à la tradition grecque, sans aucun respect pour l'héritage classique et chrétien de l'Hellénisme.

Néanmoins, la menace et l'expansion ottomane, qui était tellement visible à ce moment-là, persuada une grande partie des intellectuels de Constantinople d'accepter les prétentions latines, malgré le fort mouvement antio-unioniste régnant à Constantinople où le peuple préférerait "le sarik turc à la tiare latine"¹⁰. Il s'agissait d'une révolte des Grecs contre les stipulations de l'acte du Concile de Florence—une révolte qui concerna toutes les couches de la société constantinopolitaine. D'autre part, l'histoire démontra que l'intérêt des Papes pour les Grecs a été limité à de simples promesses. La forte pression latine exercée sur la délégation grecque et sa stipulation misérable (elle manquait même de la nourriture quotidienne pendant son séjour en Italie) conduisirent à la signature de l'accord, dont le contenu contesté visait "to satisfy the Latins without dishonoring the Greeks; they weighed the scrupler of words and syllables till the theological balance trembled with a slight prepondance in favor of the Vatican". Finalement, on se demande, quelle eût été la fortune de Byzance en cas de réalisation de l'union réelle des deux Eglises; eût-elle évitée sa chute? D'après D. Geanakoplos le seul moyen pour réaliser l'Union était la politique proposée par Varlaam, à savoir: reconnaissance de l'égalité *pentarchique* par le Pape et convocation d'une Concile à Constantinople, pour que le peuple grec puisse suivre de près les discussions; ainsi ses suspensions à l'égard des Latins et surtout à l'égard des Grecs pro-unionistes seraient adoucies. Pourtant, D. Geanakoplos mentionne les très éventuelles represailles des ottomans, qui batrouillaient à quelques pas des murs de la capitale byzantine, et les réserves du Pape; sans oublier les princes occidentaux qui ne s'intéressaient guère au sort de Byzance; rappelons qu'en 1453 seuls quelques humanistes déploraient la chute de Constantinople, regrettant, autant "la deuxième mort d'Homère et de Platon, que le drame de Byzance".

An Orthodox View of the Council of Basel (1431-1449) and of Florence (1438-1439) as Paradigm for the Study of Moderne Ecumenical Councils. Au Concile de Bâle, l'exercice de l'absolutisme papal sur l'Église Occidentale manifesta encore une fois sa présence; comme au Concile de Florence ont apparu les mêmes divergences qui divisaient l'église orthodoxe et l'église romaine. Pourtant, les deux Conciles contiennent quelques points, qui pourraient être considérés comme auxiliaires à la préparation, dans l'avenir, d'un

10. Ces sentiments et ces réserves grecques à l'égard de l'Occident continuèrent même pendant la période de la Turcocratie et c'était, maintenant, l'expérience du passé et les principes de l'Aufklärung Européenne qui troublaient les Grecs; voir K. Th. Dimaras, 'O *Neo-ελληνικός Διαφωτισμός* [L'Aufklärung Néohellénique], Athènes 1983, p. 93 et suiv.

Grand Concile Oecuménique. Bien sûr, depuis le XV^{ème} s. la situation est déjà modifiée essentiellement, comme par exemple, l'idée de l'*infaillibilité* du Pape, renforcée, par le Concile de 1870. D'autre part, l'Orthodoxie a perdu l'apport politique de son protecteur, à savoir l'empereur byzantin, tandis que le Patriarche Oecuménique est devenu le chef religieux d'une nation entière. Cependant, on espère toujours le rapprochement des deux Églises dans l'esprit de l'époque précédant 1054; les orthodoxes sont persuadés qu'un tel rapprochement et l'esprit créé par les Sept Conciles Oecuméniques peuvent contribuer à une telle tentative. Les deux Conciles, l'un à Lyon (1274), l'autre à Florence (1438-9) échouèrent, car l'Union des deux Églises a été imposée sous des conditions qui ne correspondaient pas à l'esprit ecclésiastique, et sous la menace de l'expansion angevine (1274) et ottomane (1438). Ajoutons que prévalait, encore, la vue des lettrés byzantins niant le droit du Pape à convoquer un Concile à l'avenir, niant l'opinion du Pape s'affirmant comme le successeur de l'apôtre Pierre; ces lettrés se référaient au passage connu de l'Évangéliste Matthieu, où il est dit que l'apôtre Pierre était jugé égal à tous les autres apôtres; c'est la thèse, selon laquelle, la *Pierre* signifie la foi commune à tous les apôtres, et non seulement celle de Pierre, thèse soutenue par l'Église Romaine. Il s'agissait d'une thèse très discutée à Florence, qui contient, selon les Grecs, un sens et une interprétation beaucoup plus large que celle des Romains.

Dans tous les cas ce qui importe c'est de connaître, de part et d'autre la mentalité et les thèses réciproques du point de vue canonique. Quelques années auparavant, en 1274, Humbert de Romans accentuait dans son rapport, adressé au Pape Grégoire X, le fait que les problèmes dogmatiques entre les Grecs et Occidentaux étaient largement dépassés par les problèmes politiques et rappelait la contestation des Byzantins à l'égard de la restauration de l'Etat Romain par Charlemagne en l'an 800. Celui-ci redoutait leur force et leur idéologie en tant que successeur d'Auguste et de Constantin le Grand.

Un autre problème soulevé durant les discussions de Bâles et de Florence se référait à la personne qui convoquerait le futur Concile; celui-ci serait l'empereur, selon la tradition byzantine, ou le Pape, selon le droit canonique romain? De même, les laïcs pourraient-ils participer à un Concile futur (selon la tradition byzantine), fallait-il l'ouvrir aux seuls ecclésiastiques, selon l'habitude de l'Église Romaine? Les problèmes demeurent et peuvent conduire à une impasse apparente, qui, toutefois pourrait être dépassée-voir, par exemple, les propositions de l'évêque de Meloi Mr. Aemilianos ou celles du Père Florovsky etc.

N'oublions pas, nous rappelle l'auteur, que les différences dogmatiques

entre les deux Églises sont accessoires et il évoque la rencontre du Patriarche Athénagoras et de Paul VI à Jerusalem, où a lieu le levée de l'anathème. Le Patriarche Michel Cerouliaris et les membres du Synode n'avaient excommunié, à Constantinople, que les trois délégués du Pape; l'église byzantine, seulement le Patriarche et ses militants. Rappelons, encore, qu'aux séances du Concile de Florence, seulement quelques questions de Protocole divisaient les Grecs et les Latins.

D'après le point de vue de Deno Geanakoplos, la *plenitudo potestatis* du Pape sur le Christianisme—l'Église Orthodoxe incluse—basée sur la thèse que le Pape est le successeur de l'apôtre Pierre—est une thèse que refusent orthodoxes et protestants. Ils soutiennent qu'aucun Concile n'a touché un tel sujet, à savoir le droit du Pape de convoquer, de ratifier, d'interpréter, sa primauté; les Papes n'ont pas voulu accepter une telle procédure et ont refusé de soumettre ces questions à la discussion des théologiens grecs, qui soutiennent, toujours, l'esprit collectif, à savoir l'idée de *pentarchie* des *Patriarches*. Cette thèse s'oppose à l'ambition papale et pourrait conduire un Concile Oecuménique à l'échec.

Un autre problème, contemporain, cette fois ci, est le problème que chaque "nation", en représentant divers intérêts, pourrait bouleverser les projets de convocation d'un Concile. — Un autre sujet discuté par le Prof. D. G. est la recherche des raisons qui ont conduit le Pape à convoquer le Concile à Florence et à Ferrara et non à Bâle, en fonction de la préférence des soit disants "synodiques". Le Concile a été convoqué à Florence, à cause des mauvais rapports du Pape Eugène IV avec Bâle. Les Grecs préférèrent Ferrara et Florence pour les raisons suivantes: 1^o les deux villes italiennes étaient plus proches, 2^o ils comptaient que la force des "synodiques" de Bâle s'estomperait, 3^o ils doutaient de la venue du Pape à Bâle, alors que le Pape et les princes italiens seraient présents à Florence et 4^o Le Pape leur avait promis une subvention financière pendant leur voyage et leur séjour en Italie.

Un autre problème abordé par Mr. D. G. est la probable explosion du nationalisme hellénique dans un Concile futur, causée par leur antipathie contre les Latins, car les Grecs n'oublient jamais les tentatives des Occidentaux de s'imposer sur l'Hellénisme. Les problèmes de l'autorité du Pape, de l'économie (οικονομία), de l'adaptation de l'Église aux nouvelles conditions du monde (où l'Orthodoxie est sévère), face à certaines formalités extérieures), composent une série d'obstacles à la tenue d'un Concile futur. Ce qui est nécessaire et essentiel était le retour à l'époque précédent 879-880, où le Patriarche Photios a été reconnu comme tel après un sérieux schisme avec le Pape Nicolas I. En tous cas cette idéologie de la *paix* (eirenè) suivie par les

byzantins, même dans les affaires ecclésiastiques a réapparu pendant la rencontre d'Athenagoras et du Paul VI et puis celle du Patriarche Démétrios et Jean Paul II (Rome 1987).

Selon l'auteur, le Concile de Florence pourrait être considéré comme un point de départ pour un futur Concile, où les expériences, les erreurs au niveau ecclésiologique, les conditions sociales seraient prises en considération. Et Mr. D. G. clôt ses aspects: "May I say in conclusion that, although I do not envision or perhaps even really desire an *institutional* merger of the Orthodox and Latin churches, in conformity with immemorial Orthodox belief I would accept the pope as president honorarily, of a united Christian church. But I would hope above all for acceptance of each other's sacraments — that is, for a *spiritual* union. For though the Latins accept the efficacy of Orthodox sacraments, the Orthodox do not do the same for the Latins — a consideration which I believe can be overcome without insurmountable difficulty, especially in the light of the common experience of Florence".

En Appendice l'auteur publie une étude intitulée *Some Observations of the Problem of the First Printed Editions of the Greek Church Fathers in the Italian and Northern Renaissance*, où il cherche les auteurs orientaux les plus populaires du Moyen-Âge européen, qui furent, paraît-il Jean Chrysostome, Basile, Origène, l'historien Eusebius, Jean Damascinos et le néoplatonicien mysticiste pseudo-Dionysios.

Université de Thessalonique